

Madame Beaumonde, a prévu dans sa sagesse la nécessité de fermer à clé la porte de ce paradis où tant d'appas sont offerts aux appétits gastronomiques de Guguste et Fifine. Mais où trouver cette clé? L'angelus sonne, toutes les recherches de madame Beaumonde sont infructueuses.

Guguste et Fifine sort dans la jubilation; ils vont pouvoir au gré de leurs vœux se rassasier de nectar et d'ambroisie dans cet olympie imprudemment ouvert à l'exploitation des mortels.

Voyez-les; ils introduisent leurs petits doigts potelés dans maints pâtés, maints blancs-manges les retirent délicatement pour les sucer avec volupté pendant une minute ou deux; il font main basse sur plusieurs méringues, et remplissent leurs poches de plusieurs poignées de bons frelatés.

Le lecteur peut maintenant expliquer la présence d'un habitant de l'arché de Noé ou d'un soldat que l'on découvre quelquefois sur le sommet d'une moule de gelée ou d'une pyramide de blanc-manger.

A sept heures Madame Beaumonde est assurée que tout est à sa place (lisez hors de sa place) et pense que Fœdora et Chloé feraient bien d'aller prendre une tasse de thé et une tranche de jambon sur le buffet, car bientôt il sera temps de s'habiller.

(A continuer)

LA SCIE ILLUSTREE, QUÉBEC, 7 AVRIL, 1865.

«Ceux de nos abonnés de la campagne qui ne veulent éprouver aucun retard dans l'envoi du journal et qui auront reçu une notice, sont priés d'envoyer avant le prochain numéro le montant du trimestre strictement exigible d'avance soit 30 sous. Passé ce délai, l'abonné sera sensé discontinuer et l'administration se verra obligée de suspendre l'envoi du journal.

Ceux de la ville auront à payer, à M. Guérard qui passera chez eux pour le prochain trimestre.

Dans le dernier numéro de notre journal nous promettions une réponse au *Canadien*. Parfois, — et nous sommes dans ce cas, — l'acreté d'une attaque s'excuse.

Quand un homme, seulement pour exciter contre nous le fanatisme religieux, affirme que nous sommes contre le clergé et surtout quand ce même homme n'a aucune raison de prôner un tel mensonge, est-il possible de se contenir?

«Dieu ne plaise que nous voulions jamais calomnier le clergé.» Au contraire nous pensons que nos frères sont les meilleurs et les plus fidèles apôtres du christianisme!

Nous croyons intimement qu'il n'y a esquisse la terre du Canada pour fournir à la religion des disciples aussi vaillants.

Nous voudrions bien savoir quelle religion se pratique au *Canadien*.

Ce jour là M. Evanturel avait brandi sa bonne plume de Tolède.... le souffle des batailles avait passé dans sa tête.... comme un preux chevalier de la fable-Ronde, il avait empigné la lance lorsque, comme Minerve s'ostant tout armée de la tête de Jupiter, ce chef-d'œuvre de mauvais style est sorti de son cerveau.

Quand cette tirade que n'aurait pas désavouée Marivaux fut imprimée, les Presses gémissent et gémissent encore.

A la lecture de ce pathos monstrueux, Racine eut crié gare, et Boileau, le sévère Boileau eut rangé le cornac du *Canadien* au nombre de ses victimes.

La respectabilité de notre journal vaut celle du *Canadien*; pour l'esprit nous prenons pour témoins les rires homériques de nos lecteurs.

Le Cornac du *Canadien* n'a pas droit de parler contre nous; il n'a plus d'opinion.

Après avoir vendu l'opinion de son journal et son vote politique six fois, peut-être, après avoir étalé aux yeux de la société de Québec le spectacle immoral d'un scandaleux procès, et surtout, considéré dans tous les cercles de nos hommes d'état comme une gauche politique, nous le répétons, il n'a pas droit de nous accuser.

Nous ne nous occuperons pas plus longtemps de cette victime illustre, ce la *Scie*, seulement, en achevant nous avouons à nos lecteurs que nous n'avons jamais pris M. Evanturel au sérieux; nous l'avons toujours considéré comme une mauvaise copie de don Quichotte de la Manche.

COMMENT ON ÉCRIT L'HISTOIRE AU XIXE SIÈCLE.

(Suite)

La révolution de 1837 donna jour à plusieurs génies et talents distingués, jusque là inconnus. De ce nombre fut le colonel Dugny, homme célèbre et guerrier valeureux. Il était aimé de tous à cause de son honnêteté. Il demeurait en la paroisse de Bôpar dont il fut le citoyen modèle. On le voyait après sa journée de travail aller veiller chez ses voisins; de temps en temps aussi il s'introduisait chez la veuve et l'orphelin, et là il prodiguait ses biens à profusion. En un mot, tous dans la paroisse l'aimaient comme un frère et portaient la main à leur chapeau quand il rencontrait l'excellent Colonel. Il fit mentir plusieurs fois le proverbe qui dit: " Nul n'est prophète dans sa paroisse " Dugny était avocat distingué et à force de travail il se fit élire député du peuple. Un jour, dans un moment d'inspiration, sa figure s'illumina d'un reflet d'en haut et dans un langage choisi, il prédit à ses collègues une guerre dévastatrice devant avoir lieu au Chateau Richer, côte-Beaupré, et que dans ce combat célèbre, un nouveau Napoléon se ferait connaître et que par un effort de son génie il mettrait un terme à cette guerre civile. Il ne se trompa pas; car jour pour jour, une guerre civile et meurtrière se vint au Chateau Richer; tous les jours des milliers de soldats jonchaient les champs de leurs dépouilles mortelles; en un clin

tées. Toutes les populations depuis l'Occident jusqu'à l'Orient demeurèrent étonnées, devant cette guerre qui avait l'air ne jamais finir; les potentats tremblaient sur leurs trônes; quand le colonel Saleberron, de rubiconde mémoire, arriva avec 500,000 hommes et 500 canons. A peine les troupes révolutionnaires concurent-ils l'arrivée de ce soldat magnanime, qu'ils se débandèrent et se rendirent quelques jours après.

Cette prédiction, accomplie, monta Dugny à l'apogée de sa célébrité.

En 1857 ou 58 une grande famine vint surprendre l'immense population de Québec. Dugny fut là ce qu'il avait été. Il monta la tribune, harangua le peuple et lui fit avoir du pain — et le peuple reconnaissant le porta en triomphe par toute la ville.

Il sortait toujours à pied; à peine l'a-t-on vue une fois à cheval dans toute sa vie.

Sa douceur, sa timidité étonnante, sa longanimité lui gagna pour ami un Mr. William Brown, homme aussi très timide et très doux. L'un ne sortait pas sans l'autre; on les rencontrait à la campagne bras dessus bras dessus; mêlant le parfum de leur sentiment d'amitié à la brise embaumée, on aurait dit deux anges. Quand on voyait passer Dugny et Brown en tête-à-tête, on disait: Tiens voici Oreste et Pilade qui passent. Un jour ces deux intimes amis, ennuyé de la vie de Québec, traversèrent en Europe, pour mieux goûter dans l'intimité tout ce qui fait le bonheur de deux amis. On ne sait pas encore celui qui paya les frais du voyage.

La tradition nous rapporte qu'un jour il furent enlevés tous deux dans les airs et que le dieu de l'Olympe jugea à propos de les transformer en comète portant le nom de Praglo; à nous donnons copie ci-dessous de ces deux comètes, d'après une photographie de Eugène Crapeau:



Le XIX siècle a été le second en grands capitaines, en héros illustres. Au dessus de tous brillait l'amiral, l'orting com-